

PANORAMA DEPUIS LA TOUR: HISTOIRE ET AVENIR LASALLIEN

L'itinéraire lasallien sur un arrière-plan de l'histoire des idées

Pedro María Gil Larrañaga fsc
ARLEP, Bilbao

RÉSUMÉ

Le Frère Pedro Gil propose des clés pour une relecture historique de l'itinéraire vécu par l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes ces dernières 50 années, en partant de la question de savoir où nous nous situons quand nous voulons comprendre ce qui s'est passé : où nous regardons, sur quelles références historiques nous nous basons pour comprendre notre travail et pour répondre à la grande question des possibilités de notre institution éducative. De là il invite le lecteur à se poser de nouvelles questions : pouvons-nous proposer une réponse capable de montrer le sens de l'ensemble de l'itinéraire Lasallien ? Y a-t-il un lieu d'où interpréter le passé et mieux préciser les possibilités d'avenir de notre institution ? L'auteur propose de partir de l'itinéraire vécu par la génération de 1960 à 1990. Il semble qu'à partir de là on puisse bien comprendre l'ensemble de l'histoire lasallienne. Cet ensemble montre le sens du passé, systématise et situe des noms et des concepts des trois siècles d'histoire lasallienne et ouvre des pistes pour un avenir possible.

Mots-clés : relecture historique, Institute, Déclaration, itinéraire lasallien, communauté lasallienne.

INTRODUCTION

Pour commencer cette réflexion, une image ou une expérience. Imaginons que nous sommes en train de monter dans une tour : nous suivons l'escalier en colimaçon et nous nous reposons de temps à autre en nous appuyant sur une fenêtre. Chaque fois nous apercevons une partie du panorama, un quartier, une rue, une partie de la ville. Au fur et à mesure que nous montons, à chaque arrêt nous voyons une portion plus grande, de telle manière que notre première vision intègre des secteurs toujours plus vastes. Chaque fois nous voyons mieux où va telle rue, telle route, ce qui différencie tels ou tels quartiers, jusqu'où arrive le parc... Chaque fois nous apprécions comment les éléments s'intègrent les uns aux autres.

Mais à aucun moment nous ne pouvons sortir de visions partielles, parce que notre vision est limitée au cadre d'une fenêtre : elle nous ouvre un angle, mais elle nous en ferme d'autres. Continuer à monter c'est ouvrir l'angle, tout en restant limités par celui de la fenêtre.

Lorsque finalement nous arrivons au sommet, lorsqu'il n'y a plus de fenêtres mais seulement une barrière de protection, nous avons devant nous tout l'ensemble ; alors nous arrivons à intégrer toutes les vues des fenêtres en un seul panorama. A cet instant la vision est de 360 degrés.

Maintenant nous pouvons voir où s'unissent le grand parc de l'ouest et la cité nouvelle des supermarchés, où s'arrête le vieux quartier et où commencent les autoroutes, d'où vient le fleuve que nous avons vu s'éloigner au fur et à mesure que notre regard passait d'une fenêtre à une autre. Nous voyons aussi les montagnes au loin et nous nous rendons compte de la nature de cette grande vallée et des collines qui se succèdent depuis le lointain jusqu'au plus près de la ville et de la tour.

Les différents secteurs étaient l'objet de visions fragmentaires, remplies de détails lorsque nous les regardions depuis le bas et mieux intégrées à l'ensemble lorsque nous montions. C'est seulement à la fin, lorsque nous sommes arrivés à l'endroit adéquat, seulement alors que tout est lié, et nous nous rendons compte où nous étions et de quoi nous faisons partie. La clé: le lieu approprié.

Événements et courants de pensée

C'est la même chose avec l'histoire. Dans l'histoire aussi nous avons besoin de nous situer en un lieu précis qui nous permette des regards panoramiques.

En fait nous ne le voyons pas toujours ainsi. Avec une certaine naïveté, nous séparons parfois les événements et les mouvements sociaux : nous donnons une valeur «objective» aux premiers et aux seconds une valeur discutable, interprétable, celle d'une «philosophie de l'histoire» extrêmement subjective. Il est donc logique que, tant que nous pensons ainsi, tout ce discours de l'histoire des idées ou du lieu du regard de l'histoire nous paraisse inutile, sans valeur propre.

Cette attitude est doublement rudimentaire : d'abord parce que les événements sont considérés comme le fruit du hasard, sans aucun type de causalité ni de logique ; ensuite parce qu'on oublie que «l'histoire» est le résultat du jeu entre l'immuable de la nature humaine et l'inépuisable de l'espérance. Il y a certainement des constantes qui se maintiennent, voire se répètent à l'intérieur de l'itinéraire des peuples. Mais, animés par ces constantes et en leur donnant en même temps consistance, il y a des mouvements d'avancée et de recul dans la vie des peuples qui permettent de regarder les événements comme des signes qui les dépassent et leur donnent sens. Les événements concrets désignent ainsi les causes et les horizons qui les dépassent.

Toutes les institutions sociales sont le résultat de ces jeux historiques et se comprennent à partir d'eux. C'est pourquoi les institutions naissent et disparaissent à des moments déterminés et pas à d'autres. C'est pourquoi la succession des événements laisse peu à peu des traces dans l'histoire qui permettent de parler d'un avant et d'un après, d'apogée et de déclin, de relations et de rebonds. Il est nécessaire d'examiner avec attention l'ensemble : alors apparaît son vrai relief, comme ces jeux où la concentration de la vue sur un point permet de voir les volumes dans une image bidimensionnelle.

Ces traces, à leur tour, permettent de détecter des systèmes beaucoup plus complets. Pour cela les faits se sont déjà convertis en manifestations de mouvements d'idées ou de conceptions du monde. Alors

nous pouvons parler d'histoire, comme on peut construire la biographie d'une personne à partir de moments déterminés de sa vie.

... Ce qui oblige, comme pour notre image de la tour, à nous situer en des moments précis ou à partir de traces déterminées, pour trouver les vraies visions d'ensemble.

LE POINT DE VUE PANORAMIQUE

1. Pour comprendre ce que nous vivons.

Pour l'histoire, c'est la même chose que pour les paysages.

Normalement nous nous situons en des endroits précis, face à des lieux qui nous fascinent par leurs détails et les visages concrets de personnes que nous connaissons peut-être par leurs noms. C'est peut-être notre village, notre promotion, nos intérêts, notre centre. En histoire, événements, situations, personnes. Peu à peu, si nous avons l'occasion de nous hisser sur d'autres promontoires, nous apprenons qu'il y a d'autres personnes, d'autres terres, d'autres façons de concevoir la vie, le travail, la culture, le loisir, la famille, la religion. En histoire, constantes, changements, mouvements, pensée, évolution.

Pour arriver à ces réalités, c'est-à-dire pour passer du concret au général, pour inclure le concret dans le général, il suffit d'aller dans des lieux nouveaux pour regarder les choses. Lorsque cela nous est impossible une réflexion très humaine nous habite ; fatigués d'essayer de comprendre les choses sans y parvenir, nous nous retirons dans notre lieu de vie, dans la portion de la ville que nous connaissons. Là, silencieusement, nous essayons de vivre au mieux. Nous achevons notre vie en oubliant qu'il y a d'autres secteurs et nous croyons que le sens de l'ensemble est dans ce que nous vivons.

Face à l'histoire, lorsque nous n'avons pas l'occasion de nous situer au bon endroit, nous n'arrivons qu'à des regards anecdotiques, personnels, détaillés, parfaitement quantifiés mais qui n'ont pas de sens en eux-mêmes. Lorsque nous ne connaissons pas de lieu qui domine le panorama, nous nous fatiguons dans notre labeur quotidien et nous échouons en voulant orienter l'avenir. Nous sommes préoccupés et jetons notre dévolu sur n'importe quel programme de formation.

C'est pourquoi nous ouvrons cette réflexion avec la question de savoir d'où nous situons-nous lorsque nous essayons de comprendre ce qui se passe. Vers quoi regardons-nous, sur quelle référence historique nous basons-nous pour comprendre notre travail et répondre à la grande question des possibilités de notre institution éducative. C'est une invitation à chercher où nous nous situons pour comprendre, concrètement, le changement que vit notre société, nous forcer à imaginer de nouveaux chemins pour définir les programmes, les relations entre école et société, entre méthodes et réussite professionnelle, entre science et honnêteté sociale. Par exemple, nous pouvons nous interroger sur la manière de soutenir le développement et quelle en est notre contribution.

Ainsi : pouvons-nous proposer une réponse capable de montrer le sens de l'itinéraire lasallien ? Y-a-t-il un lieu pour interpréter le passé et préciser l'avenir de notre institution ?

Oui et cela pourrait être celui de la génération 1960 à 1990. Il semble qu'à partir de là on comprend bien l'ensemble de notre histoire comme communauté et comme société lasallienne. Cet ensemble

montre le sens du passé, systématise ou situe tant de noms et de concepts au cours de ces trois siècles et ouvre des pistes pour un avenir possible.

Nous souhaitons signaler et évoquer ce qu'il y a dans cette génération : d'où venons-nous, qui sommes-nous, qui étions-nous, qu'est-ce qui nous y a amené, quels noms nous ont été légués, quelles portes ont été ouvertes et fermées. Ce ne devrait pas être une tâche difficile car nous l'avons tous vécue, soit dans notre propre itinéraire, soit à travers des personnes très proches.

Nous, aujourd'hui précisément, de 2013. Parce que nous avons tous vécu cette génération : les uns en pleine maturité, les autres dans leur période de croissance, elle nous a aidés à vivre le chemin de notre district et de nos vies. Nous connaissons tous de très près cette génération, de telle façon que si la comparaison de la tour et du panorama est une hypothèse valable, nous avons la capacité suffisante pour comprendre l'ensemble de notre histoire lasallienne. Et le fait d'avoir vécu la génération du changement nous offre le terrible cadeau d'une perspicacité et d'une responsabilité nouvelle face à l'avenir. Aujourd'hui, ce... 2013, aux portes d'un nouveau Chapitre Général.

Alors : qu'y a-t-il à l'intérieur de ce bloc 1960-1990, du point de vue de notre communauté lasallienne ? Que pouvons-nous en dire nous qui l'avons vécu ? Comment interpréter la relation entre le monde lasallien et le monde des idées ? En quoi elle nous aide à comprendre ce qui peut arriver ?

2. Il y a trente ou quarante ans, la Génération du Changement

Au cours de cette génération, il y a eu, avant tout le Chapitre Général de 1966-67.

Nous pourrions aussi commencer par évoquer Vatican II ou Mai 68, ou encore la Guerre du Vietnam, ou le baby-boom, ou même le structuralisme. En tant que lasalliens, il est mieux de commencer par ce Chapitre Général et de le regarder comme le reflet de ce qui se passait mais aussi comme la porte de ce qui allait se passer. Cette assemblée a essayé d'exprimer la conscience de l'Institut face à la fin du cycle historique que nous vivions et cette assemblée a voulu nous proposer de nouveaux chemins, en harmonie avec les nouveautés sociales.

Ce furent les jours de la **Déclaration sur le Frère dans le monde d'aujourd'hui**, les jours du changement de la **Règle** et du système de gouvernement, de la rénovation des études des Frères, de l'introduction d'un vocabulaire spirituel et identitaire totalement nouveau.

Le Chapitre et toute son œuvre ont été, bien sûr, obligés de prendre en compte la secousse de Vatican II : l'Eglise toute entière se mettait à regarder le monde et l'histoire avec des yeux neufs, essayant de rencontrer dans la vie les signes de Dieu. Le Concile a signifié pour nous la garantie que nous n'étions pas dans l'erreur en imaginant un monde nouveau, où il était nécessaire de changer et de construire un autre monde. A la base, ce fut une évocation de la présence de Dieu dans notre temps, dans l'Histoire, nous obligeant à regarder autour de nous en nous interrogeant pour comprendre si ce qui se passait était ou non le visage de Dieu.

Ce qui se passait c'était, par exemple, le grand Signe de ce que nous avons appelé Mai 68. A ce moment-là nous ne pouvions pas le comprendre, mais maintenant, quarante ou cinquante ans après, nous voyons ces journées mémorables nous dire la fatigue face à une façon de comprendre la vie qui ne correspondait plus aux nouvelles dimensions du monde. Ces journées nous disaient que les temps de

Descartes, et de Galilée, de l'Encyclopédie, du colonialisme et de l'empirisme... avaient cessé d'être utiles.

Dans la foulée se sont déchaînées les crises monétaires face à la crise du pétrole (1973) et la constitution de nouveaux organismes de contrôle monétaire et commercial des nations (Commission Trilatérale, 1973 aussi). Elles avaient déjà surgi après la seconde guerre mondiale (Bretton Woods, 1944) et en étaient un développement mais en ces jours magnifiques où cela devenait universel, nous avons pris conscience que nous étions tous partie de tous. Personne n'était libre d'organiser sa maison à la marge des autres, avec des modèles politiques éloignés des autres, en des systèmes économiques autonomes ou en réseaux commerciaux protégés.

Au cours de ces journées nous nous sommes rendu compte que le monde n'était pas un lieu de ressources inépuisables mais quelque chose auquel nous appartenions tous et dont nous avons besoin pour continuer à vivre. Ainsi nous nous sommes ouverts à une nouvelle manière de regarder la science, la culture et la politique. C'était comme si tous les temps passés étaient arrivés à leur paroxysme et maintenant se présentait un nouveau modèle de société et de personne.

On peut l'observer dans notre nouvelle manière de vivre dans les institutions éducatives. Nous y introduisons des choses nouvelles, diversifiées, plus proches que jamais des possibilités de la société et peu à peu naissent des relations nouvelles avec d'autres institutions, chose que nous n'avions jamais vécue.

Paradoxalement, sur ce chemin de plénitude, nous avons connu une réduction drastique du nombre de Frères et un défi inespéré : répondre aux nouvelles dimensions du monde avec un personnel nouveau. Nous ne pouvions pas le comprendre à ce moment-là, mais c'était le visage d'un grand changement : la fin de tous les modèles antérieurs.

Simultanément le paradoxe de la plénitude et de la fin : aujourd'hui, vingt ou trente années après, nous comprenons très bien qu'au cours de cette génération s'est peut-être effectuée la grande relève. Le contexte de tout ce qui est arrivé alors, depuis Kennedy (1963) jusqu'au Mur de Berlin (1889), fut un moment privilégié au cours duquel tout le passé a volé en éclat. Il nous en coûte toujours de comprendre qu'au cours de cette période se sont achevés tous les modèles de la vie et de la culture, de la religion et de la politique, de l'esthétique et de la science, de la philosophie et des systèmes de communication...

C'est pourquoi le modèle du Frère que nous avons reçu de notre tradition au cours de trois siècles devait lui aussi s'achever. C'est précisément à ce moment-là que nos districts arrivaient à leur sommet numérique : ça ne pouvait pas être la meilleure circonstance pour comprendre ce qui se passait...

UN REGARD SUR TROIS SIÈCLES

3. *Là-bas, au loin, où commence notre territoire*

La Génération du changement c'est comme une tour de guet qui nous permet de diviser toute l'histoire en deux moitiés: avant 1960 et après 1990 (dans ce domaine les dates sont toujours approximatives : elles sont tout autant des symboles, des références morales ou spirituelles).

‘Avant 1960’ disons-nous. En vertu de quoi pouvons-nous dire qu’il y a continuité tout au long de tant de temps ? Qu’est-ce qui nous permet d’affirmer que le modèle de Frère de 1690 se maintenait institutionnellement vivant, toujours vivace deux cents ans après ? Y-a-t-il un seul temps entre 1680 et 1960, une continuité ?

... C’est l’image du panorama et de la tour : oui, on le voit très bien à partir du point de vue de la tour de guet de la génération du changement.

Tout au long de ces deux siècles et demi il y a eu des événements différents et jusqu’à des ruptures ou de grandes crises, mais pas jusqu’à invalider la continuité avec ce qui allait arriver ensuite. Avec toutes ces secousses, il n’y a rien eu de semblable, au cours de ces deux siècles et demi, rien de semblable à ce qui est arrivé dans les trente années de notre génération-tour-de-garde. Regardons.

En réalité le monde naissait à la Modernité lorsque l’Institut a commencé. C’est la raison pour laquelle il s’est constitué ainsi. Il y avait parfaite correspondance. À cette époque, par exemple, Newton achevait de publier « *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* » (Principes mathématiques de la philosophie naturelle, c’est-à-dire de la physique) : c’était le premier texte ou la première présentation de la physique moderne. **1687** : l’année précédente les Frères avaient célébré une assemblée constituante de grande importance, exprimant une sorte d’engagement - un vœu ? - avec un certain projet que nous connaissons très bien.

‘Principes mathématiques’, disons-nous, et c’est important : exactement ce que les Frères ont fait avec l’école. Ils ont appliqué la rigueur de l’organisation, l’esprit de calcul et d’exigence que Newton appliquait à la physique ou Spinoza à l’éthique et à la politique ou Descartes à la philosophie ou Huyguens à la médecine ou Bayle aux moyens de communication (peu importe les noms sinon le contexte). Là s’est trouvé le secret de leur réussite.¹

La première communauté était héritière de son temps et elle reçut l’appel de Dieu à le servir dans les enfants des Pauvres de son temps.

Ils devaient le faire à travers l’Education élémentaire (parce que les pauvres ne pouvaient pas penser à autre chose) et ils le firent en introduisant la rigueur mathématique dans le modèle d’école et de méthodologie. C’est la Conduite des Ecoles. Ou la Méthode d’Oraison, ou les Règles de la Communauté ou tout simplement l’organisation de leur vie quotidienne et le tissu de l’Association des Ecoles.

Tout ce qu’ils ont réalisé procède du même esprit : pour cela, par exemple, ils ne pouvaient pas accepter une structure canonique de leur communauté alors qu’il n’y avait pas d’autre formule que celle du monachisme. Ils savaient qu’ils n’étaient pas des moines et donc qu’ils ne pouvaient pas vivre loin de ce monde : en réalité ils se consacraient à Dieu en se consacrant à l’école, populaire et moderne. Ainsi, par exemple, ils n’ont pas voulu faire des vœux monastiques et ils ne comprirent pas forcément lorsqu’on le leur imposa (en fait cela leur a été profitable, car du point de vue institutionnel ils étaient parfaitement comme des “sans-papiers”²).

¹ Référence à Paul Hazard et Foucault.

² C’est parfaitement exact: jusqu’aux jours qui ont suivi la « Constitution “Conditae a Christo” de Léon XIII sur les instituts à vœux simples et leurs relations avec l’autorité diocésaine » de 1900, les Frères n’existaient pas du point de vue canonique.

On comprend ainsi tout le premier siècle de l'histoire, le **XVIII^e**, lorsque la vie de l'institution était très en avance sur les définitions canoniques.

Cent années magnifiques où tout s'est défini. Au cours du siècle des Lumières ils ont offert à la société le modèle de l'école primaire et de son organisation, modèle qui se répandra tout au long du XIX^e siècle. Il a fallu cent ans, mais ils l'ont fait. **Tout d'abord** trente ou quarante années de diffusion du modèle dans toute la France. Ce fut le grand travail du Supérieur de l'époque, le Frère Timothée, mort avec la naissance de l'Encyclopédie, à partir de 1751. Il avait laissé au monde la formule de Saint Jean-Baptiste de La Salle bien assise, aussi bien en ce qui concerne le fonctionnement que l'identité, aussi bien dans la marche de l'école que dans son fondement social et surtout chrétien. **Ensuite**, les quarante années jusqu'à la Révolution, ils n'ont pas beaucoup augmenté en nombre, mais ils se sont consolidés.

Ils ont fait des choses qui nous paraissent incroyables aujourd'hui. Dans un monde qui ne connaissait pas la formation des maîtres, ils l'établirent, y compris au niveau supérieur : c'étaient les premières années de formation avec le noviciat et les premiers temps en école ; et ensuite les Scolasticats, véritable formation de caractère universitaire. Dans un monde qui ne connaissait pas le Ministère de l'Education Nationale, ils ont établi un fonctionnement parfait au niveau de tout l'Etat, au point que le Supérieur de la Révolution, le Frère Agathon, était, de fait, le véritable ministre de l'éducation de l'enseignement populaire de France.³

Il est vrai qu'à la veille de la Révolution ils comptaient seulement 118 établissements éducatifs. Mais puissamment assis, tant dans le primaire que dans le secondaire (seulement huit de ces centres étaient secondaires, presque tous très bien organisés, comme nous le savons aujourd'hui). Dans un monde marqué par l'analphabétisme, ils ont commencé par éditer des livres scolaires pour leurs établissements secondaires et des circulaires pour la formation permanente de leurs maîtres. Alors que l'éducation n'était pas encore un droit social, ils avaient établi un système économique pour leur soutien et leur coordination...

4. De l'autre côté de la Révolution française

Et cependant, entre 1792 et 1803, ils ont pratiquement disparu. La Révolution. Si nous reprenons l'image du regard à partir de la tour, nous verrions cette terrible décennie, au passage du XVIII^e au XIX^e, comme une cicatrice, une brèche dans le paysage. Pas plus.

De fait la Révolution Française est quelque chose comme cela dans le panorama de notre histoire : comme si soudain une faille s'était ouverte dans notre territoire... et ensuite plus rien. Une brèche, une grande fissure qui vous marque mais qui ne donne pas lieu à une nouvelle écriture. Des deux côtés de l'accident, le même territoire, le même type de végétation, les mêmes chemins... Les Frères ont bien survécu au cataclysme révolutionnaire : le contraire aurait été étonnant, étant donné que presque personne n'était disposé à faire comme eux.

Dans leur spécificité interne il y a une claire continuité entre le XVIII^e et el XIX^e. Le changement vient de l'apparition d'organisations sociales qui vont leur offrir de nouvelles possibilités de développement. Ce saut authentique est le sens de la brèche, la coupure entre 1792 et 1805.

³ Cf. Cassirer

Si la Révolution les avait supprimés c'est en tant qu'institution qui paraissait être régie par des vœux ; dix ans plus tard elle les reconnaît comme institution qui se spécifie par le service éducatif. Des vœux à la fonction sociale, c'est le changement d'un côté à l'autre de la Révolution. Avant et après, la même réalité ou le même projet : un groupe chrétien qui se caractérise par la vie en commun et par le service éducatif élémentaire pour les classes défavorisées. Là sont leurs vœux. Parce que ce qui les unit c'est d'un côté leur manière de vivre la foi en Dieu : l'effort, l'organisation, l'examen, la générosité, le silence ; et de l'autre leur manière de vivre le service des Pauvres : la logique élémentaire, le raisonnement, la classification, l'empirisme, l'efficacité. Leurs vœux sont la foi, l'école et la communauté (l'ordre entre les trois n'est pas très clair).

L'Empire les établit automatiquement membres de l'Université Impériale, c'est-à-dire, des fonctionnaires du nouveau ministère de l'Éducation. A leur ombre ou à leur lumière vont croître toutes les autres institutions religieuses d'éducation : toutes s'organiseront selon leur modèle (Règles, Conduite des Écoles, Noviciat)⁴.

Ainsi commencent-ils leur second siècle, **le XIXe**. Il est facile d'imaginer comment vont se passer les choses, si nous nous souvenons de la dynamique des institutions sociales : **retour** au passé ; **plénitude** organisatrice et réussite ; **crises** ou nouvelles adaptations nécessaires. Une génération pour chaque pas. Comme n'importe quelle entreprise.

En 1834, dans l'espace de vingt ou vingt-cinq ans, ils avaient augmenté en nombre autant que dans les cent années antérieures : signe de leur parfaite adaptation au nouveau monde du XIXe. A partir de là leur réussite s'affirme et ils se développent mieux que jamais, s'implantant dans tous les recoins de la France. Là ils forgeront la formule de leur réussite et se disposeront à sa diffusion dans le monde entier (ce qui va arriver à du milieu du siècle, en coïncidence avec l'expansionnisme ou le colonialisme bourgeois).

Mais à la fin de ce dernier tiers du siècle les choses seront nouvelles, comme le reconnaissait Léon XIII en **1891** (Rerum... 'Novarum'). La nouveauté était dans le développement des programmes éducatifs, en accord avec le développement des sociétés. Le thème les avait déjà rejoints cinquante ans auparavant, dans de 1830 : ils savaient que leur travail ne pouvait pas se limiter à la logique élémentaire, mais que maintenant ils devaient incorporer les contenus, les autres sciences, et ce n'était pas facile de combiner la culture du raisonnement avec celle de la mémoire. C'était le défi de la Commission Générale, 1834, pour la révision de la Conduite des Écoles. Très vite ils sont tombés dans le piège de la mémorisation et les Supérieurs s'efforcèrent de le leur rappeler. Mais le fait est que la présence des contenus scientifiques dans les programmes a été pour eux un des grands défis par rapport à leur tradition élémentaire.

Après la nouveauté c'était la nouvelle relation avec les Administrations sociales chargées du service éducatif. Dans leur propre pays le modèle antérieur était modifié en distinguant le domaine confessionnel et le domaine laïc, de telle manière que rien de caractère confessionnel ne puisse entrer dans les systèmes du fonctionariat soutenu par l'Administration. Ainsi naissait l'école primaire « libre » : ils devaient établir leurs propres programmes, mais surtout leur propre système financier. À partir de ce moment les Frères ont commencé à se prononcer périodiquement pour le service des Pauvres...

⁴ Un souvenir obligatoire pour l'œuvre magnifique de P. Zind, Frère mariste...

Mais dans d'autres pays, là où ils étaient arrivés ces dernières décennies, le problème était le même : il fallait établir un nouveau modèle de présence dans la société, leur reconnaissance, leur financement, leur service, leur spécialisation. Et cela non plus n'allait pas être facile à résoudre, parce que tout était nouveau. Le meilleur exemple, peut-être, est la question du Latin, entre 1880 et 1900.

Tout compte fait, la nouveauté était dans le changement de la sensibilité sociale, religieuse et politique. A la fin du XIXe il était déjà clair que le monde devait être observé d'une autre manière et donc il fallait regarder d'une autre façon la vie de communauté, la consécration, la foi. Tout. Les Frères, comme toute l'Église, ont beaucoup douté avant d'aboutir à des pistes d'espérance et ils finirent par le payer. Comme toute l'Église dans la première moitié du XXe siècle.

Ainsi nous comprenons le fameux épisode de 1904, lorsque les dix mille Frères qui vivent en France se voient subitement hors la loi. Ils doivent quitter leur pays ou bien leur communauté. S'ils veulent continuer dans l'éducation ils doivent s'expatrier ou quitter l'Institut. Sur les dix mille quelque quatre mille sont restés en France, soit comme retraités, soit comme faussement sécularisés ; trois mille autres se sont effectivement sécularisés ; et le reste est parti dans le monde entier, accueilli par les quatre mille Frères restants qui étaient alors hors de France.

Ils avaient laissé derrière eux les jours glorieux du Frère Philippe, Supérieur Général de 1838 à 1874, et l'époque perplexe du Frère Gabriel-Marie, lorsque la contestation surgissait de toute part à l'intérieur même de la Congrégation (en France surtout), comme signe de l'inadaptation profonde face à ce qui se passait. Heureusement, au cours du dernier tiers du XIXe siècle ils avaient récupéré les institutions de formation qui avaient été établies un siècle avant mais qui avaient disparu après le drame de la Révolution française. Ainsi, en se propageant par le monde entier ils amènent avec eux le bilan de trois siècles qui comporte au moins trois choses : un système d'éducation certifié, le meilleur, sans doute ; un style spirituel solide entre la canonisation du Fondateur et la proximité de l'intériorité comme ils le voient vivre dans la société de Jésus.

5. Il y a cent ans, si proche, tout proche.

2003-2013: Au cours de ces dernières années beaucoup de nos établissements ont célébré le centenaire de l'arrivée des Frères. Ce sont les centres où sont arrivés les expatriés de France, entre les Chapitres généraux de 1901, 1905, 1907 et 1913 (quatre en treize années : une autre brèche dans notre itinéraire qui, pour autant, ne brise pas la continuité du paysage). Chacun d'entre nous, d'une façon ou d'une autre, a eu l'occasion d'évoquer ces événements tout comme certaines personnes qui sont très proches de notre présent.

Justement, cette proximité et cette célébration nous aident à comprendre notre discours sur la structuration de ce paysage particulier que nous appelons l'Histoire de la Communauté lasallienne.

Il s'agit de quelque chose qui nous est très proche : des lieux que nous connaissons, où peut-être nous avons été élèves, où nous avons travaillé. Des personnes qui sont peut-être nos aïeux. Nous en avons tous fait mémoire dans une exposition, une conférence, une publication. Nous avons vu des photos et peut-être nous avons connu des témoins de ce moment. C'est pour cela que cela évoque quelque chose de très proche.

Mais en même temps ce contact nous a convaincus qu'ils pouvaient être très proches en même temps qu'ils appartenaient déjà à un autre monde. Ou bien notre monde était autre, indiscutablement. La

proximité se changeait en évidence du changement, de la fin d'une période et les balbutiements d'une autre. Pour se rendre compte que ces Frères, nos Frères, si proches, vivaient dans un autre monde il suffit de se rappeler telle ou telle maison de... ou de..., où était la maison de formation, combien de Frères il y avait dans l'établissement, quel en était le programme, comment ils étaient habillés, quels élèves ils avaient, comment ils faisaient économiquement... Si proche et si loin.

Ils n'étaient pas en France, d'où ils arrivaient, d'où ils étaient sortis vingt années avant, mais ils continuaient d'être Français. Ils continuaient de vivre un modèle qui était né et qui s'était consolidé dans ce lieu d'Europe. Ils le vivaient avec des problèmes, parfois avec de graves problèmes, c'est vrai, mais c'était toujours le même modèle. Au cours de leur formation ils avaient tous cultivé le français et ils étudiaient la Règle dans cette langue, ils s'organisaient verticalement, de façon centralisée, selon le style appris à l'époque de Napoléon.

Au cours de ces terribles **cinquante premières années du XXe siècle** ils avaient vu se succéder beaucoup de Supérieurs Généraux, en des mandats relativement courts et dans des circonstances de grande anormalité (deux guerres mondiales, surgissement du fascisme, plusieurs guerres locales, effondrement de systèmes économiques, etc.). Lorsqu'arrivèrent les jours d'une paix raisonnable ou de la fatigue, c'est-à-dire pour le Chapitre Général de **1946**, la volonté de la majorité était très claire : restaurer, ordonner à nouveau la diversité qui se vivait. Ils voulaient tous retrouver l'harmonie perdue et ils pensaient qu'ils la récupéreraient s'ils "restaurent", s'ils revenaient cent ans avant.

Ce fut le dernier moment de cette grande première partie de notre histoire, celle que nous voyons arriver pratiquement aux portes de notre cité, depuis notre tour de guet.

Il était évident que les formules conçues au XVIIIe siècle et répandues au cours du XIXe ne fonctionnaient déjà plus. C'étaient des années dramatiques à l'extrême qu'il nous est difficile d'imaginer. C'est pourquoi ils se sentaient maintenant inquiets, perdus. Alors qu'il n'y avait plus autant de violence et que le monde était fatigué de tant de changement, ils pensaient qu'ils pourraient retrouver la sérénité et l'unité intérieure.

Et ils se sont lancés dans la restauration en un effort violent de dix années. Mais ce fut impossible.

Il arrivait la même chose qu'aux institutions nées après la seconde guerre mondiale: en prétendant reproduire le passé, ils finissaient par amener un futur qui changerait tout. Dans le monde lasallien, c'était évident : pour **1956**, tous voyaient que la Règle que l'on avait voulu instaurer à coup de décret (1947) ne pouvait emmener nulle part. Les novices continueraient à la mémoriser, comme un rappel, en attendant le jour de sa fin. La porte des temps nouveaux restait ouverte, la porte de la génération du changement.

Pour le moment, comme le monde entier était dans une phase de reconstruction – à Buenos Aires, à Memphis ou à Turin -, la vie des Frères continuait à fonctionner : ils étaient nombreux, ils augmentaient en nombre, et le travail ne leur manquait pas, de telle façon que les installations croissaient. Ils étaient malades de sens, mais débordés de travail. Une combinaison que, à ce moment-là, nous ne pouvions pas comprendre. Tout cela constitua le meilleur terreau d'où pouvait surgir, plein de puissance, l'avant-garde du changement.

Aux alentours surgissaient des mouvements de récupération de la condition laïque de la foi chrétienne (Action Catholique, Instituts Séculars), approche de la foi des milieux ouvriers (prêtres ouvriers, JOC),

place centrale de l'Écriture Sainte et Théologie de l'Incarnation (théologie biblique, des réalités). Tous ouvraient les portes à Vatican II.

Il était évident que, là où la sensibilité de la nouveauté serait plus forte, le sentiment d'inadaptation serait plus fort parmi les Frères. Leur profil spirituel et institutionnel ne concordait pas avec les circonstances historiques. Nous l'apprendrions tous par la suite. Sans que personne ne puisse le savoir, tous entraient dans le changement de cycle historique.

C'est dans ce climat que nous avons reçu les projets des Règles aux portes du Chapitre de 1966.

LA GENERATION DU CHANGEMENT

6. *Retrouver la responsabilité*

Aux portes du Chapitre de 1966 et comme preuve que toute une période ou tout un cycle s'achevait, deux consignes complémentaires circulaient dans l'Institut: **rendre** le Fondateur à l'Institut et **rendre** l'Institut aux Frères.

Quelle grande joie fut la nôtre il y a quarante années. Ce sont deux formules simples, fécondes, géniales. L'une parlait de la référence aux sources, de la connaissance de l'identité propre au-delà des clichés conjoncturels. Cela s'exprimait par l'essor des études lasalliennes, sur le message de Saint Jean-Baptiste de La Salle et sa première Communauté. Cela nous fit beaucoup de bien à tous. Tous, à ce moment-là, nous avons pu regarder au-delà de ce qui se passait pour interpréter le chemin parcouru.

Mais il fallait aussi mettre en œuvre la seconde formule : s'il fallait retrouver la conscience des origines, il fallait aussi retrouver la capacité de l'engagement, de la responsabilité, de la participation, de l'autogouvernement... Ce fut l'immense tâche du Chapitre Général. A travers lui ce ne sont pas seulement la structure du gouvernement et l'animation de l'Institut qui ont changé, mais surtout l'esprit qui devait imbibber les relations des uns et des autres. Au fond, récupérer la communauté qui s'était effacée derrière le culte de l'obéissance.

Avec ces deux orientations, les Frères se sont lancés, - oui, nous nous sommes lancés, comme le raconte l'histoire de nos Districts -, pleins d'illusions, à redéfinir les modèles institutionnels. A partir de ces deux orientations on s'est mis à interpréter notre héritage, dans un difficile travail pour recomposer le visage institutionnel.

Pour la Génération du Changement, ce ne fut pas facile d'interpréter ce qu'elle recevait. Elle n'avait pas de perspective et comprenait mieux ce qu'il fallait éviter plutôt que ce qui était particulièrement précieux dans cet héritage. Pour une institution comme la nôtre il faut beaucoup plus qu'un Chapitre Général (si excellent soit-il) pour effectuer le changement que nous ressentions tous comme indispensable à l'époque de Vatican II. Et pourtant nous parlons d'un Chapitre (le plus long de l'histoire, le seul avec deux sessions) qui durera un an et demi.

Au cours de ces années de **1966**, que reçut la Génération du Changement comme grande valeur, l'identité lasallienne? Que s'agissait de rendre aux Frères et à l'Institut comme leur valeur propre et leur forme institutionnelle ?

7. *L'héritage en cinq points*

53

Peut-être qu'à l'époque nous ne pouvions pas les classer comme maintenant, mais il est clair que nous le vivons. Et maintenant il suffit de se rappeler l'esprit avec lequel nous nous sommes engagés dans l'animation de nos Districts.

L'héritage peut se développer autour de cinq axes qui façonnent la relation de l'Institut avec les différentes sociétés et cultures antérieures et mettent au défi son adaptation aux temps nouveaux.

L'examen de l'histoire avant 2013 nous fournit un éclairage particulier pour comprendre et nous laisser interpellé. C'est comme si on ne voulait pas se limiter à interpréter ce qui arrive et chercher à nous introduire dans ce que nous vivons présentement. Mais n'allons pas trop vite et laissons encore quelques pages entre 1966 et notre avenir. Qu'avait été tout cela ? Quel était son portrait profond ?

.....

Dans l'ensemble des cinq axes de cette grande 'dévolution' nous trouvons d'abord un bloc de trois: le service des Pauvres, la perspective du monde du travail et l'éducation comme initiation au raisonnement. C'est le vrai portrait de l'école élémentaire de la modernité.

1. A l'évidence l'Institution Lasallienne est née et a vécu au service des habitants aux marges de la société. Ce fut d'abord, spécialement, les fils des artisans et des **Pauvres**. Puis, au fur et à mesure que la société changeait, ce furent tous les destinataires de l'enseignement de base ou fondamental. Finalement, et pas seulement ces derniers temps, les enfants voués au monde du travail, l'enseignement professionnel.

Les Pauvres ont enseigné aux Frères combien ils leurs étaient nécessaire pour la traversée de l'histoire. L'affirmer, ce n'est pas de la bienveillance. Dans les pauvres ils ont vérifié la validité scientifique et humaine de ce qu'ils croyaient connaître. Ils leur ont enseigné la méthode ou la forme institutionnelle de l'école. Sur le sujet, il faut comprendre que, tout au long des trois siècles de l'histoire lasallienne 'pauvre' et 'pauvreté' ont signifié des choses différentes et complémentaires, surtout quant à la relation avec l'éducation.

2. Parce que – et c'est le second enseignement de notre histoire – l'école des Frères a toujours été **orientée vers le monde du travail**. Ce n'est pas quelque chose d'établi pour continuer obligatoirement dans les siècles suivants, mais pour s'insérer directement dans la société. Il s'agissait toujours d'une école qui se passait de l'Université pour concevoir le passage de l'Ecole des Frères au monde du Travail.

Il faut cependant nuancer la perspective, y compris dans ce cas. D'un côté, il est indéniable que l'école des Frères, dans ses lignes générales, n'était pas pensée pour l'Université. Mais c'est tout aussi indiscutable que 'université' signifie aujourd'hui des choses différentes de ce que cela pouvait signifier il y a seulement quarante années. L'expansion des programmes de formation a diversifié et démocratisé (si on peut employer ces verbes) l'Université qui, il y a peu de temps encore, était totalement élitiste.

Le problème, pour nous aujourd'hui, est de savoir si notre modèle doit se rapprocher davantage de l'Université de la première moitié du XXe siècle ou de celle qui germe, davantage en dialogue permanent avec le monde du travail et pour cela plus difficile à caractériser. A la lumière de notre histoire, il semble clair que c'est la seconde option qui s'imposerait.

3. On comprend mieux lorsque l'on combine ces deux perspectives – les Pauvres et le Travail – avec la troisième: le **monde du raisonnement logique**, des structures. Il s'agit de se référer à ce que nous avons souligné en mentionnant surtout le modèle d'école lasallienne du XVIII^e siècle : ce n'était pas une école de contenus mais de structures. Il est évident que cette formule ne peut pas se maintenir telle quelle. C'était déjà vrai au milieu du XIX^e siècle, et il n'y a pas de quoi nous étonner.

Être une école du raisonnement signifie aujourd'hui - et pas seulement pour le monde de l'Université – qu'il faut faire une école de méthode par-dessus une école des contenus. Il faut faire une éducation dans laquelle, au-delà des programmes des différentes disciplines, la racine structurelle de la réalité et de la science a davantage d'importance. Il faut faire une école qui pense davantage en unités de signification qu'en structures linéaires, en systèmes vivants qu'en processus disciplinaires, en questions plus qu'en spécialités.

Nous sommes ainsi, au cœur de notre histoire, face à un terrible défi de changement de modèle. Et nous verrons ensuite que ce n'est pas seulement quelque chose de relatif à l'éducation, mais surtout à la science, la culture, la religion, la société toute entière...

.....

Mais l'héritage est configuré autour de cinq traits. Parce que le dialogue de trois siècles avec les institutions et les idées n'a pas seulement un modèle d'éducation populaire, mais aussi un profil d'éducateur et de communauté d'éducateurs. Et dans ces deux nouveaux facteurs nous avons à trouver à la fois la richesse et le défi de l'héritage, face aux temps nouveaux.

4. L'époque de la génération du changement a fait surgir le facteur suivant, sur le point d'être enseveli au long des années 1960-1990: **la Communauté**. Ce ne serait pas juste d'apprécier l'histoire lasallienne sans souligner cet axe, crucial et qui colore tout. Ce ne serait pas juste parce que cela nous ferait oublier que Jean-Baptiste de La Salle n'a pas fondé les écoles chrétiennes mais les Frères des écoles chrétiennes. Il s'agissait d'une organisation, pas seulement d'une idée.

"Frères" signifie que les personnes qui assument l'animation de ces écoles ne sont pas indifférentes les unes aux autres ni indépendantes les uns des autres. Ils font partie d'un même projet et vivent ensemble. C'est pourquoi ils forment une fraternité et s'appellent entre eux 'Frères'. Ils ne sont pas chacun, ils sont ensemble. Leur modèle institutionnel ne se base pas sur la qualité des écoles mais sur la qualité du groupe des personnes qui animent les écoles. Un monde entre les deux perspectives.

Si à un moment ou à un autre, au long de vingt ou trente années, cette perspective est négligée ou oubliée, la valeur caractéristique de l'Institution se perd. N'importe qui peut comprendre, en effet, que seul un groupe de maîtres qui vivent leur travail comme un ministère partagé, seulement eux, peuvent assumer de manière stable les trois axes précédents. C'est tellement difficile et tellement à contre-courant, que seulement une communauté peut faire face à l'usure et se maintenir pendant trois siècles.

5. Nous arrivons ainsi au cinquième axe, le dernier: **l'intériorité**. Il se comprend comme la racine du précédent, la source de tout et le but de tout. Si on peut proposer ce programme à quelqu'un, personne ou groupe, c'est parce que sa vie ne se limite pas à un mouvement à l'intérieur de l'apparence de la réalité. La vie des Frères, outre de s'inscrire dans les dynamiques de l'histoire

des siècles passés, se fonde sur la conviction que Dieu est le véritable visage de ce qui arrive. C'est à Lui qu'ils font référence dans ceux qu'ils rencontrent dans leur travail et dans leur histoire. C'est Lui qui est la source définitive qui les convoque dès le commencement des temps et Lui qui les attend à la fin de tout. C'est pourquoi ce qui apparaît n'est rien, tout est sacrement.

L'expérience des trois siècles passés montre que c'est cela et pas autre chose qui a pu garantir la traversée de la modernité, pour une institution comme la nôtre. On pourra vivre de réussites ou d'échecs, mais cela ne pourra pas manquer. Les Frères n'ont pas été un modèle de cohérence entre leur projet institutionnel et certaines manifestations de la vie de chaque centre, mais, toujours, par-dessus tout, c'est dans l'esprit de foi qu'ils ont tout compris. Ce que l'un pouvait comprendre n'était rien. Au moins la réalité de leur être ne s'épuisait pas dans leur compréhension personnelle...

8. Autre mode d'emploi.

1960-1990: on peut comprendre que, pour l'époque de la Génération du Changement, ce ne fut pas très facile de comprendre tout cela et de construire en conséquence. Il ne s'agissait pas d'une simple 'dévolution' comme on a pu le comprendre à un moment.

Il en résulte qu'une chose et une autre – le Fondateur et l'Institut – avaient forgé un manuel d'instructions tout au long de trois siècles qui devenaient quasiment incompréhensibles à partir de la génération du changement. Il ne suffit pas de restituer. Il fallait reconstruire le mode d'emploi.

On peut dire que cela fait quarante années que nous essayons de le faire. Nous avons commencé par les Règles, avant et après la Déclaration, la réflexion sur l'Association ou la Nouvelle Communauté et maintenant nous sommes face à une nouvelle Règle de vie. Au milieu de tout cela, toutes les restructurations territoriales et les nouveaux plans du service éducatif.

C'est la grande leçon de cette façon de regarder les choses. Le jeu entre le texte et le contexte nous enseigne que ce qui est fondamental ce n'est aucun de ses deux éléments mais leur interaction. En elle des éléments séparables se convertissent en dimensions constitutives d'une même réalité, d'un nouveau système. Ainsi les cinq axes de l'héritage – richesse et défi – se donnent sens mutuellement, de telle façon que chacun, par lui-même, nous conduit aujourd'hui à des impasses, fondamentalismes parfois absurdes.

SI PEU D'ANNÉES POUR UNE ŒUVRE SI GRANDE

9. Le troisième pas

A la réflexion et surtout si nous nous laissons envahir par tout ce que nous voyons, un message très clair nous arrive. Il est source de joie et en même temps de préoccupation.

Nous l'évoquons en rappelant la conscience que les Frères ont eue de leur propre identité tout au long de ces soixante années. Nous voyons ainsi qu'il y eut deux façons de considérer les dimensions de notre identité : jusqu'à 1966, plus ou moins ; et depuis 1990, plus au moins aussi. Et entre les deux, un temps écoulé, une génération que nous connaissons tous très bien...

La logique qui conduit de l'une à l'autre est la conscience progressive d'appartenir à un contexte d'idées et de sociétés vivantes, en plein développement. Au fur et à mesure que cette conscience croît, la vision de la réalité se fait plus profonde, plus ambitieuse, plus créative. Ainsi nous voyons qu'au long de quarante années l'interprétation des mêmes textes peut varier ou s'enrichir. C'est ce qui est arrivé avec les propositions de 1967 et toutes les suivantes. La compréhension d'appartenir à quelque chose qui dépasse les lasalliens eux-mêmes est allé en grandissant.

On voit très clairement que, tout au long de ces cinquante ou soixante années, il y a eu trois moments très particuliers: le premier, la continuité des siècles passés; le second, la définition de l'identité ; et le troisième, la recomposition des structures, des médiations éducatives.

On voit clairement que le premier pas était la continuité de tout le passé, comme reflet d'un monde qui existait encore mais auquel il restait peu de temps pour passer à l'histoire. Dans le second moment on s'aperçoit que nous sommes devant des temps nouveaux faisant irruption avec une force peu commune et il faut donc reconstruire toutes les médiations entre l'appel de Dieu, le projet lasallien et la société où tout cela est à vivre.

Mais nous voyons très vite que ce travail est double : premièrement mettre en œuvre une reconstruction intérieure et ensuite toute la reconstruction institutionnelle. Ces trente dernières années le montrent sans discussion : au début du changement nous avons cru qu'il s'agissait surtout de changer nos âmes, notre credo, nos relations, notre vocabulaire, notre communauté... Peu à peu une autre évidence s'est imposée avec une force énorme : on ne pouvait pas répondre au rythme des changements sociaux seulement à partir de nous-mêmes, mais avec de nouvelles structures institutionnelles, c'est-à-dire, de nouvelles façons de rendre visible notre projet et notre réponse au Seigneur.

Au long de ces trente dernières années nous avons vu que, oui, le nombre de Frères diminuait, mais qu'en plus la conception de tout projet éducatif changeait. Cela n'aurait pas suffi de retrouver soixante Frères pour que le grand collège de la capitale continue à fonctionner. Qu'auraient fait ces 60 Frères avec les diversifications, avec les niveaux préscolaires, avec l'horaire de midi, avec les émigrants (enfants et adultes), avec les nouvelles technologies de communication, avec les différentes sensibilités politiques, avec les nouveaux systèmes de financement des établissements, avec... ? Non, s'ils avaient été seuls ils n'auraient pas été capables de continuer, de maintenir ce qu'ils savaient faire. Ils auraient été obligés de créer quelque chose qui n'a jamais existé. Cela les renvoyait à des références inconnues de leur histoire communautaire.

C'est ainsi. Personne ne nous l'avait dit auparavant ni ne nous avait préparé pour ce qui s'est passé. Les faits nous l'ont dit ensuite. C'est pourquoi nous parlons de trois pas dans nos vies : continuité, redécouverte intérieure... et redéfinition institutionnelle.

C'est réconfortant de le voir. Surtout parce que cela ne te laisse pas t'endormir sur tes lauriers. Cela oblige à réagir face à ce que tu comprends. Cela t'enlève le désarroi et la peur. Mais laisse tout le reste : quelle qualité intérieure, quelle capacité de relation, quel système de financement, quels projets, quels délais dans la formation, quelles vocations. Cela t'enlève la perplexité mais non les problèmes : telle est sûrement la meilleure preuve de la validité du diagnostic.

10. Nouveaux réseaux...

57

Revenons au sommet de la tour, regardant aux alentours, 360 degrés, saisis par le sentiment de faire partie d'une longue histoire et recherchant les routes pour cette époque nouvelle.

A partir de là, avec le recul, on voit clairement que l'héritage que nous avons reçu est incarné dans un type particulier d'institution et dans une structuration particulière de l'animation de la société. On voit très clairement comment la grande découverte fut, pour une part, la configuration des communautés dans l'animation des écoles. Et que, complémentirement, le secret se trouve dans l'établissement d'un réseau de communautés locales. Le grand apport de la première génération lasallienne a été d'incarner dans cette structure ces cinq traits qui sont parvenus jusqu'à nous.

Parce que tout le discours sur les Pauvres/ la Logique/ le Travail et la Communauté sans oublier l'intériorité, exigeait une structure qui à la fois le soutienne et soit cohérente avec l'instant social. La structure intérieure de ces cinq axes – qui sont pour nous un énorme défi – est quelque chose d'encore plus passionnant si nous nous rendons compte qu'il s'agit de réalités institutionnelles : il faut aller au-delà des personnes et offrir à la société une structure institutionnelle crédible.

Eux l'ont réussi. Les chemins de notre histoire tels qu'on les voit d'ici parlent d'un génie tout simple : un corps, une organisation, une Association. Chaque cœur du réseau, avec son identité claire et précise; tout un ensemble parfaitement identifiable et significatif.

C'est peut-être là que notre panorama nous révèle les plus grandes nouveautés. A partir de la hauteur de la Génération du changement on apprécie très bien la portée du devenir des idées et les sociétés sur l'itinéraire de l'Institution Lasallienne.

On apprécie, avant tout, que dans cette société le jeu Education/Pauvres ne signifie déjà plus ni école primaire ni éducation supérieure mais ce qui a toujours fait l'école et les Pauvres qui s'y trouvent : une institution pour l'insertion sociale à travers la formation. Insertion sociale ? Formation ? Y-a-t-il quelque chose de nouveau ?

Précisément. Ça a toujours été ainsi. Ce qui arrive, et les temps nous l'ont montré à satiété, c'est que maintenant ce ne l'est plus. Ou presque plus. Maintenant, l'insertion sociale par le biais la formation n'est déjà plus un objectif pour les institutions éducatives mais la combinaison de ces institutions avec plusieurs autres. Et peut-être ces dernières ont beaucoup plus d'importance que celles qui ont un objectif ultime.

L'expérience nous enseigne que l'insertion sociale est un processus et que sa réussite résulte de la complémentarité de plusieurs institutions. Celui qui considère cette nouvelle société qui surgit aux portes de notre école, là, au pied de notre tour, celui-là le sait très bien, comme nous tous. L'insertion sociale à travers la formation, surtout parmi les Pauvres, est aujourd'hui le résultat d'institutions qui ont dépassé le cadre de l'école conventionnelle, de telle façon que l'objectif éducatif ou de formation n'est déjà plus exclusif mais interaction entre les réseaux d'institutions.

On pourrait dire que, dans les nouvelles sociétés, existent deux phénomènes apparemment contradictoires : d'un côté les institutions éducatives qui ont réduit leur rôle à la formation et à la spécialisation, et de l'autre les institutions sociales qui ont assumés différents rôles de socialisation ou du moins l'insertion sociale des personnes. Comme si l'éducatif disparaissait d'un endroit pour émerger ailleurs, d'une autre manière.

On voit clairement, du côté nouveau de notre panorama, que la société n'est plus configurée comme celle que nous connaissions il y a cinquante années, à travers le schéma des institutions bourgeoises du XIX^e siècle. Maintenant c'est autre chose : ça ne s'arrête pas aux spécialisations institutionnelles ni à des lieux très précis, comme nous l'avons toujours connu. Maintenant elle se réalise à travers l'interaction de diverses institutions et parvient à des territoires beaucoup plus vastes.

C'est pourquoi il faut changer non pas le cadre de l'institution scolaire (quel qu'en soit le niveau) mais surtout ses relations avec toutes les institutions sociales. La nouveauté n'est pas tant à l'intérieur mais à l'extérieur. C'est dans ce domaine que nous, les Frères d'aujourd'hui, avons beaucoup à dire.

C'est pourquoi il est logique que la présentation éducative, le projet chrétien, s'incarne dans des formes institutionnelles que nous n'aurions pas qualifié d'éducatives il y a encore peu de temps. A l'inverse, nous découvrons qu'il existe de nouvelles pistes pour le ministère de l'éducation, à l'intérieur de nouveaux réseaux de socialisation des personnes en difficultés.

Quel magnifique défi pour la tradition lasallienne ! Et, pour celui qui serait surpris, ce n'est pas une chimère : cela était déjà énoncé dans la Déclaration sur le Frère dans le monde d'aujourd'hui, en ... 1967 (voir surtout la troisième partie). La dynamique qui sous-tend nos chapitres de District pendant au moins vingt ans est-elle différente ?

11. ... nouvelles communautés

La seconde piste, l'autre pied de la formule institutionnelle des trois cents dernières années: la Communauté capable de le vivre.

Là aussi notre tour de guet nous montre la formidable nouveauté. Si dans le cadre institutionnel on l'appelle la nouvelle configuration sociale, ici on l'appelle la Nouvelle Évangélisation et l'émergence des Nouveaux ministères. Rien d'autre. Celui qui prend la peine de regarder l'avant et l'après Concile, c'est-à-dire la charnière de la génération du changement pour les chrétiens, celui-là le découvre.

Parce que, de la même manière que le cadre de l'institution éducative reçu en héritage est terminé, s'est aussi achevée la validité du signe personnel supposé être, au cours de trois siècles, le profil spécifique du Frère, le consacré qui vit avec d'autres Frères la Communauté Consacrée.

C'était le profil typique d'une société qui n'existe plus : évangélisée et sans laïc chrétien, 1690 à Paris ou 1940. Évangélisé, tel était, automatiquement, le profil de la personne qui voulait s'engager dans l'apostolat et qui adoptait les façons d'être de la communauté monastique. Par carence de laïc, toute forme d'engagement pour l'évangélisation devait adopter, en le sécularisant, le modèle monastique. Des deux côtés, ce profil personnel et communautaire a cessé d'être significatif : cette société n'est plus évangélisée et l'engagement apostolique ne se limite pas aux formes monastiques.

La nouvelle évangélisation demande, comme toujours, des institutions capables d'incarner la Parole de Dieu au milieu d'une culture et d'institutions sociales d'une époque. C'est pourquoi toute évangélisation demande des institutions capables de montrer aux gens la fécondité sociale des deux visages du Dieu des chrétiens : son Incarnation et son Absolu transcendance. Il faut s'en souvenir, dans des moments comme les nôtres, pour éviter la simplicité suicidaire de ceux qui s'empressent d'affirmer que le temps des religieux est fini et que c'est maintenant celui des laïcs.

Nous n'avons pas besoin de reprendre notre métaphore de la vision de la tour pour nous rappeler que toute société se configure à partir de ces deux dimensions : l'immédiat et le définitif, le possible et l'espéré. Sans la combinaison des deux, la société n'existe pas et cède le pas à toutes les manipulations ou exploitations. Sans cette combinaison, une société cesse d'être humaine.

Dans le panorama de ces derniers siècles, les deux fonctions étaient accomplies par des communautés de consacrés: avec les autres institutions sociales elles apportaient au monde le signe de l'absolue transcendance de Dieu et de son amour au quotidien, à travers leur engagement apostolique et leur attention au concret (apport non réservé exclusivement aux communautés nommées à tort 'de vie active', c'était le propre de toutes, actives et contemplatives).

Aujourd'hui, avec l'émergence du laïcat chrétien, c'est-à-dire avec la sécularisation des ministères apostoliques, une bonne partie de cet équilibre a été rompu : maintenant ce sont des groupes nouveaux de croyants qui apportent le signe des deux dimensions du Dieu de Jésus. Et les autres s'angoissent, se croyant sans signification. Mais, au sein de ces nouveaux groupes il devra cependant y en avoir certains qui présentent plus particulièrement le témoignage de chacun des deux visages de Dieu. Ils le feront à partir des deux, entre les deux nouveaux profils du Signe. Ils seront partie d'une même communauté, complémentaires, pas identiques...

12. Tout simplement, savoir regarder

Sans doute cela signifie que nous redécouvrons la Consécration baptismale, nous sommes à nouveau dans la ligne de la Déclaration de 1967.

Pour nous, habitants de cette nouvelle cité, cela nous oblige à changer de regard, à lire les choses d'une autre façon. Comprendre, par exemple, que les actions de formation que nous mettons en place dans nos districts sont une nouvelle manière d'articuler la formation à l'intérieur de la Communauté des Écoles Chrétiennes. Ou encore comprendre que ceux qui sont vraiment engagés dans nos projets chrétiens, montrent vraiment le nouveau visage de la vocation de Dieu, à l'intérieur de la tradition lasallienne. Ni le modèle Noviciat-Scolasticat, ni celui de "Frère-plus-des aides". C'est autre chose. Un nouveau ministère : celui de la Communauté du Signe (dans lequel personne ne se suffit, cela dit avec beaucoup de respect, bien sûr).

Elzo parle d'un temps ou d'une génération 'post-séculière'. Que peut apporter cette expression à notre travail de discernement ? Fondamentalement ceci : qu'il s'agit de découvrir le visage de la nouvelle religiosité, pas de restaurer l'autre, celle antérieure à la sécularisation.

Il y en a qui interprètent cette situation comme une punition, une correction historique. Pour eux la génération précédente a commis une grande erreur en supprimant tant de choses qui n'auraient pas dû l'être. Pour cela ils s'attachent à restaurer. "Restaurer", c'est le mot. Cela veut dire remettre à sa place ce que nous avons supprimé hier, de façon que demain nous puissions le voir à nouveau. Revoir ce que nous avons vu. C'est cela restaurer.

C'est précisément ne pas prendre en compte le grand apport de la Génération du Changement : nous y avons réalisé beaucoup de choses que nous devons faire et qui n'ont pas été mal faites, ni plus ni moins. Nous avons enlevé des choses que nous devons enlever, parce qu'elles reflétaient un état institutionnel désincarné, figé à une époque, davantage fidèle à leur prolongement qu'à la Parole de

Dieu. C'est pourquoi nous devons le faire. Et, avec cela, en nettoyant notre maison, plus d'une fois nous avons cru que tout était fait. Et bien non.

C'est le sens de la génération ou du temps que nous appelons 'post-séculière': le moment de découvrir les gestes institutionnels et les formes qui soient à la fois fidèles à la Parole et à notre époque.

Ce qui est bien, c'est que cela dépasse toutes les programmations. Cela nous oblige à passer de l'intelligence à l'attention, de la construction à l'attitude d'écoute, de l'invention à la découverte. Le temps va bien au-delà de nos calculs et met devant nos yeux les choses qui doivent être faites.

Ce qui est le plus triste c'est que pour beaucoup il nous en coûte de changer notre regard. Changer notre façon de regarder notre consécration, notre communauté, notre mission et penser en des termes plutôt de fondation que de continuité. Comme si les temps passés nous imposaient des limites dans le fait de concevoir (par exemple) la consécration davantage à partir de Boniface VIII (vers 1300) plutôt qu'à partir de l'Evangile ou du début du monachisme (siècles I-IV). Et il y a bien d'autres exemples.

Dans notre environnement il y a de si grands changements que parfois ils nous paraissent infidèles aux origines. Ainsi lorsqu'un changement est trop grand, énorme, cela affecterait la fidélité. C'est possible, bien sûr, mais pas nécessairement, comme l'histoire nous l'a tant de fois montré.

Cela ne va pas être facile.

Mais il nous est possible de regarder les nouvelles formes lasalliennes à partir de cette perspective, plus en fonction de la dynamique que de la fixité, plus à partir de la diversification que de l'organisation, plus à partir du local que du général...

A partir du temps 'post-séculier' les repères de toutes les identités religieuses ont changé.

13. Après la Génération du Changement

La Génération du Changement est un événement qui dépasse les limites des lasalliens. Cela suppose que la grande période de l'histoire que nous appelons la Modernité s'est épuisée. En tant que telle, cette génération ne peut pas être un phénomène simplement lasallien, une anecdote dans le grand contexte de l'histoire. Les deux réalités – l'universel et le lasallien – se correspondent. La première établit le contexte du second ; la seconde est l'expérience particulière de la première au sein d'une institution vieille de plusieurs siècles.

Aussi nous osons penser qu'en prenant de la hauteur on comprend ce qui s'est passé chez nous entre 1680 et 2013. Et nous osons choisir entre les deux possibilités ouvertes devant nous : une nouvelle phase importante de notre histoire ou notre disparition.

Dans nos choix nous nous appuyons, évidemment, sur quelque chose de plus que les signes de l'Histoire. Ces derniers nous disent qu'un cycle est terminé et que se présente devant nous le défi de la survie de notre héritage, en des circonstances qui ne sont pas celles de la fondation. Le grand défi est ainsi ouvert. Mais cela ne suffit pas pour notre option. Dans ce cas il y a plus qu'une simple interprétation de l'histoire universelle ou familiale. Pour interpréter l'avenir nous nous appuyons sur la nature de l'initiative par laquelle tout a commencé. Il est évident que l'organisation de la Communauté des Frères reflète et obéit à des coordonnées historiques précises. L'institution s'est faite en réponse

aux besoins de l'époque : l'accès des classes populaires aux structures de la société moderne. Ce grand contexte fixa les règles du jeu du point de vue social.

Mais l'histoire de notre tradition montre aussi que cela n'est pas le fruit d'une initiative administrative ou scientifique ou du bien-être social. Il faut bien se rappeler cela, ce mardi 13 octobre, au cours de cette semaine tranquille de préparation de ce qui va venir.

La Communauté des Frères – ici encore peu importe les noms si ce n'est leur contexte – est bien née dans le giron de la Grande Didactique de Comenius (1679) et des encyclopédies (de Chambers 1728, Française, 1751... et Britannique, 1768...) mais c'est l'appel de Dieu qui l'a fait naître. La Communauté ou Société des Ecoles Chrétiennes de **1700** trouve son origine au-delà des circonstances sociales qui l'ont rendue possible, de telle manière que sa vraie chronique se trouve dans les **MR**. Son origine ne s'exprime pas dans des catégories historiques mais religieuses : non pas les propositions de Condorcet, par exemple (1795, au cours de la Révolution Française) ou celles de Guizot (ministre français, 1834), mais dans la surprenante fidélité du Frère Gerbaud et des siens à Lyon en **1810**, ou encore la simplicité du Frère Bénilde (1805-1862). La communauté des Frères ne s'est pas constituée non plus selon la constitution pontificale *Conditae a Christo* (**1900**), ni selon les Lois sur les Associations en France (1901) qui exigeaient des formes légales et canoniques, mais sur la foi d'un bon nombre de Frères anonymes. Ils ont témoigné au cours du temps de leur synthèse contradictoire de générosité et d'ignorance au service des écoles des Pauvres du monde entier, bien souvent loin de leur terre natale, depuis Söllér jusqu'à Chiclana.

C'est cela que nous montre clairement la Génération du Changement à partir de la tour de guet dans laquelle nous nous sommes installés dès le commencement.

En ces jours-là, entre 1960 et 1990, entre le premier Spoutnik et la Chute du Mur de Berlin, nous avons tous cru davantage en nous-mêmes qu'en l'histoire et ses chemins. Nous avons cru, parce que nous devions croire cela, plus en notre volonté de changer l'héritage que dans la nature elle-même de l'héritage. Et nous nous sommes lancés, au cours de ces trente années, plein de foi en nous-mêmes, davantage basés sur notre capacité d'organisation que sur notre appartenance à un projet qui transcende toutes les organisations.

La Génération du Changement se montre aujourd'hui comme ce qu'elle a été : un temps d'inflexion, non un temps d'orientations. Ces orientations, celles qui nous ouvrent l'avenir, elles sont contenues dans les grandes prémices des Chapitres Généraux de **1966-67** (La Déclaration sur le Frère par-dessus tout) et de **1986** (les nouvelles Règles). Contenues : autre chose est qu'elles soient assumées et réellement mises en œuvre au niveau collectif.

Les Capitulants de **1993**, pour la première fois vont conceptualiser ce qui s'est vécu au milieu de ce siècle, depuis la Seconde Guerre Mondiale, et qualifier cette époque de temps de transition, de changement. (Pour la première fois ils parlent de "au cours de ces quarante années nous avons vu comment le monde..." : la génération du changement était terminée). A partir de là nous sommes conscients que c'est à nous de développer tout cela, en le réalisant à partir de contextes socio-éducatifs que les premiers à la formuler ne pouvaient pas imaginer.

Le futur a commencé il y a déjà trente ou quarante ans. Mais c'est seulement à partir d'il y a dix ou quinze ans, lorsque la poussière s'est reposée, seulement maintenant que nous sommes dans des conditions de lire valablement les nouveaux Signes de Dieu pour notre Communauté. Maintenant nous

comprenons, à partir de notre tour de guet, que notre défi est double : relire l'Héritage (les cinq axes de notre structure institutionnelle) et le faire dans une Communauté nouvelle.

Le défi, à ce point du panorama : un nouveau réseau de communautés, parce que les dimensions de 'district', de 'communauté' ont changé, tout comme celui de projet éducatif. Que signifie, aujourd'hui, 'communauté', 'centre', 'école chrétienne', 'district', 'formation', 'vocations', 'spiritualité', 'méthode d'oraison', 'Frère'... ?

Il est vrai qu'en réalité nous devrions parler tout autant de 'défi' que d'opportunité : revivre l'Héritage et revivre la Communauté, tels sont les lieux où nous attend la Grâce du Seigneur. C'est vraiment Lui qui répond à tous les défis.

Ce monde est ainsi. Et c'est dans ce monde que vivent les destinataires de notre Projet. C'est pourquoi la refondation est tout autre chose qu'accommoder ce qui est connu. Comme dans n'importe quel quartier nouveau de nos villes, on comprend mieux si on prend un peu de hauteur.